

# LA TENTATIVE DE MEURTRE DE LANGON EN CORRECTIONNELLE

---

M. Ambroise Harel, né en 1895, à Langon, entra à la fin de la guerre dans la gendarmerie. Il fut envoyé dans une brigade du Var et là, il ne devait pas tarder, enivré par ce climat heureux, à ébaucher une idylle avec une brune fille de l'endroit, Mlle Marie Hugues.

L'enfant paraissait chargée de délices au sentimental breton. Non seulement, comme toutes les Eves de sa race, elle avait la langue bien déliée, mais elle n'employait que des phrases marquées au coin de la distinction : c'était une « demoiselle », en effet, qui avait été élevée dans un pensionnat italien, qui avait ses « brevets » et qui préparait même un baccalauréat. Séduit par tant d'élégance et de jeunesse (elle avait 18 ans), M. Harel se maria en 1920.

Las ! Le mirage devait bientôt s'effacer. Le pauvre garçon avait subi le sortilège du ciel provençal. Les fleurs effeuillées et la conjugaison du verbe « aimer » devenant assez vite fastidieuse, même avec une épouse férue de grammaire, le gendarme s'aperçut trop vite que si sa femme était une fée dans les promenades sentimentales entre les cyprès ou sous les pins, elle paraissait singulièrement gauche dans un ménage de caserne.

Le mari rentrait de tournée, débouclait son ceinturon et à chaque fois c'était le même regard navré qu'il jetait sur l'appartement en désordre. Les premiers temps, il se résigna. Habitué à se débrouiller comme tous les petits gars de nos fermes, il donna des leçons de balai et de cuisine à l'épouse aux belles manières. Tout fut inutile, si on en croit M. Harel. Sa femme avait peut-être une belle main pour écrire mais point pour tenir la queue d'une casserole.

Exaspéré, le gendarme se lamenta publiquement. Il convoqua l'un après l'autre ses collègues pour les régaler du spectacle de son infortune. A poings têtus, il bourra devant eux ses oreillers; il briqua le plancher, le front dégouttant de sueur et il leur fit humer avec des hoquets de dégoût, les sauces qu'il tournait, lui, l'homme, pendant que sa femme...

On se prit en grippe, quoi ! On fut le ménage qui défraye la chronique quotidienne, dans la buanderie de la caserne. M. Harel, s'apercevait, mais un peu tard, qu'on ne doit pas épouser une fille dont la culture est supérieure à la vôtre.

Un beau jour, alors qu'il a des enfants, il demande à aller dans la Ruhr. Pourquoi ? Parce que, prétend-il, sa femme voulait l'assassiner. Comme si elle avait eu du sang corse, elle s'exerçait au lancement du couteau ; chaque soir, l'homme trouvait son pistolet ou son rasoir sous le traversin, etc..

Il s'exile donc en Allemagne de septembre 1923 à mai 1924, et là, songeant que sa carrière était à jamais compromise par ses mésaventures conjugales, il démissionne. A Wiesbaden, il tente de faire du commerce avec sa femme, ne réussit pas ; le couple passe à la Régie des Chemins de fer, lui expéditionnaire, elle dactylo.

Mais la chance ne sourit pas Harel se décide à rentrer dans la gendarmerie. Il est réadmis le 17 janvier 1925 et est nommé à Saint-Christophe-des-Bois, près de Vitré.

Le lieutenant Plass, dans un rapport, a brossé un tableau de la vie du ménage.

Lui, bon gendarme, fidèle au poste, mais prétentieux, phraseur à l'excès, dramatisant tout ; elle, acariâtre et jalouse, sans motif, semble-t-il. En somme, tous les deux n'avaient point le caractère facile.

Ils sont si peu décidés à céder l'un et l'autre qu'après une scène plus violente que les autres, Mme Harel demande le divorce. Seuls, les enfants empêcheront le désastre.

En août 1928, Harel est malade. Il est transporté à l'Hôtel-Dieu, à Rennes, et mis en non-activité. Peu de temps après, il est dirigé sur le Val-de-Grâce, à Paris. Entre deux séjours à l'hôpital et pour s'assurer une occupation après sa guérison, Harel achète l'hôtel de la Gare, à Langon, et y installe sa femme.

A l'hôpital, il n'apprend rien. Il croit que la vie va son train. Il se reprend à croire au bonheur. Les deux époux n'ont plus l'occasion d'échanger des paroles aigres-douces

Enfin, il va mieux. Il sort du Val-de-Grâce. Il achète un cadeau pour sa femme et va passer deux jours chez un oncle, dans la capitale, avant de rentrer en Bretagne.

Le drame va se nouer en un clin d'œil. Un télégramme de Langon parvient chez l'oncle : « Yvonne grièvement blessée » Yvonne était une mignonne petite fille de 3 ans et demi, la préférée du père, celle qui avait empêché le divorce.

Harel prend le train, affolé. A peine est-il sorti de la gare que la rumeur publique, toujours charitable, va lui révéler ce qu'il était bien loin de soupçonner. Mme Harel tenait café et elle n'avait que de la politesse commerciale pour ses clients...

Scène atroce que l'apparition de cet homme qui demande des comptes au pied du lit sur lequel le cadavre de sa petite fille est exposé. L'épouse d'un signe de tête avoue...

Le couple suivra le cercueil, mais aussitôt après l'enterrement, pour fuir le courroux du mari, Mme Harel est obligée de se réfugier chez des cousins, à Beslé.

C'est là que le 4 juin 1929, au soir, l'ancien gendarme viendra la chercher. Il semble calmé ; il est malade ; il a besoin de la présence et des soins de sa femme. Il la supplie de revenir au foyer.

Pendant un kilomètre, ils marcheront l'un à côté de l'autre, paisiblement. Mais lui, il remue des idées dans sa tête. A mesure que la nuit tombe, il devient plus morne et, remâchant son amertume, il reproche violemment à sa femme de l'avoir trompé.

Celle-ci a peur. Elle a senti, dans la poche de l'homme, la crosse d'un revolver. Ils traversent Langon, ils arrivent à hauteur du cimetière...

Harel, alors, pose sa bicyclette contre le mur. Il ordonne à sa femme de venir se confesser sur la tombe de leur petiotte. Elle refuse ; elle le supplie d'attendre au lendemain ; elle avoue tout ce qu'il voudra. Mis hors de lui par ce refus, il sort son pistolet d'ordonnance, vise sa femme qu'il maintient sous lui, du genou.

Le coup ne part pas. Il tire un autre revolver : deux balles atteignent Mme Harel, l'une au front, trouant le chapeau, l'autre à la lèvre.

Les blessures ne sont que superficielles. La furie de l'époux est tombée. M. et Mme Harel rentrent ensemble. Il panse lui-même sa femme et, hochant les épaules : « Si le revolver avait fonctionné, je te fracassais le crâne » ; il l'entoure de ses bras, comme si jamais il ne l'avait tant aimée.

Le lendemain, il devait lui conseiller, lui-même, de s'éloigner momentanément. Elle prétextait un départ pour Nantes, mais allait porter plainte à la gendarmerie de Pipriac.

### L'audience

Harel répond bien à la description qu'en a faite M. le lieutenant Plass. Encore près de la terre, il parle un langage amphigourique. C'est à croire qu'il s'est fait une culture de romans à la Xavier de Montépin. Grand, maigre et noir, il est exalté et naïf. Sa douleur même paraît sur commande, comme son indignation et il guette les moments où il devra sangloter et tirer son mouchoir.

Reste que la peine de cet homme, peut-être sincère, et l'on comprend qu'il n'ose point reprendre devant le public le récit de son infortune. Il savait que sa femme n'était pas la douceur même, qu'il en aurait dur à supporter, mais il ne s'attendait point qu'un jour elle dût le forcer à se rouler dans le plus pestilentiel des marécages.

A voir Mme Harel, d'ailleurs, on serait tenté de prendre pour des calomnies les détails de ses infidélités. Elle répond par monosyllabes aux questions du Président, sans qu'un muscle de sa face tressaille. Elle est abattue, mais on devine au pli de ses lèvres, à son regard, quelle femme butée elle est. Malheureuse en ménage, elle s'est laissée entraîner par l'occasion. Il y avait un piano automatique dans l'hôtel de Langon; on buvait et on dansait; le mari n'était pas là. Elle a éprouvé le malencontreux besoin de changer de vie.

Mais quelle expiation pour elle, cette audience publique. Elle rappelle que dès le lendemain du jour où elle l'eût portée, elle voulut retirer sa plainte. Elle demande l'acquittement de son mari, sèchement.

Un tremblement fait danser ses joues, par contre, quand on évoque le souvenir de la petite Yvonne et cette parole du mari après qu'il l'eût blessée : « Tu es marquée à la lèvre et au front, là où notre petite fille avait ses blessures ».

Au fond, il faut voir là le drame du plus navrant désespoir.

Mais Harel n'avait-il pas prémédité son acte ? Il avait deux revolvers dans sa poche. Il prétend, lui, qu'il les avait pris pour se suicider.

Après plaidoirie de M<sup>e</sup> Gonnon, Harel, que M. le docteur Quercy a étudié au point de vue mental est condamné à un an de prison avec sursis.